



### Directeur de la publication

Erik Porge

### Comité de rédaction

Nicolas Guérin, Séverine Mathelin,  
Mary McLoughlin

### ABONNEMENT (2 numéros)

- France et UE Particulier : un an 52 €
  - France et UE Organisme : un an 60 €
  - Autres pays : un an 70 €
- Prix au numéro : 26,50 €

### Vente au numéro

## EN LIBRAIRIE

Abonnements en ligne (paiement sécurisé)  
sur [www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

ou

CRM ART - Editions érès

CS 15245 - 31152 Fenouillet Cedex

Tél. + 33 (0)5 61 74 92 59 - Fax + 33 (0)5 17 47 52 67

e-mail : [commandes.eres@crm-art.fr](mailto:commandes.eres@crm-art.fr)



## La psychanalyse et le langage de la guerre

Le mot « guerre » porte une charge de nomination puissante dans plusieurs sortes de guerre et plusieurs façons de la faire : guerre de position, guerre économique, guerre atomique, guerre froide, guerre diffuse, guerre contre une pandémie... Les psychanalystes et la psychanalyse sont aussi traversés par ce signifiant. Quelles furent les conséquences individuelles des guerres sur les analystes dans leur pratique ? À quelles réflexions et travaux ayant associé psychanalyse et guerre ont-elles donné lieu ?

Quand Lacan affirme (en 1967, dans *La logique du fantasme*, juste avant Mai 1968), « l'inconscient c'est la politique », cela peut-il se corréler au fait que les fins de la politique déterminent les buts d'une guerre (Clausewitz) ?

Pour Freud et ses élèves, dont plusieurs engagés sur le front, la guerre 14-18 fut l'occasion de travaux sur les névroses de guerre et les névroses traumatiques, préluant à l'invention par Freud de la pulsion de mort – qui rencontre encore des résistances. Les travaux portèrent aussi sur la psychologie des foules : comment s'applique-t-elle aux sociétés de psychanalyse ? En 1932, Freud répond à Albert Einstein sur « Pourquoi la guerre ? ». Que répondre aujourd'hui ?

Lacan prit position pendant la guerre 39-40 en ne publiant rien pendant cette période et c'est au sortir de celle-ci qu'il publia ses travaux sur la logique collective (différente de celle de la foule), dont *Le temps logique* qui l'accompagnera tout au long de son enseignement. En fondant son École en 1964, il la définit comme « base d'opération » contre le malaise dans la civilisation. Puis, dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », laquelle concerne la formation même du psychanalyste avec la passe, il désigne comme le réel de l'articulation de l'intension et de l'extension de la psychanalyse les camps de concentration. La question du nouage du réel avec l'imaginaire et le symbolique est toujours en chantier.

Le vocabulaire de la guerre participe également du sens de notions fondamentales de la psychanalyse. Que l'on songe par exemple aux termes de résistance, de défense, de passeur... ou à la « manœuvre du transfert » et au lien de la stratégie et de la tactique avec la politique de l'analyste dans l'usage de l'interprétation. La question même de l'acte analytique n'est-elle pas empreinte d'un arrière-fond guerrier avec l'exemple de César franchissant le Rubicon ou encore avec le renvoi de Lacan au livre de Jean Paulhan, *Le guerrier appliqué*, relativement au désêtre de l'analyste ?

En notant que l'entrée de la guerre dans la psychanalyse s'est faite à des moments historiques où les psychanalystes sont entrés en guerre, cela interroge le rapport de la psychanalyse à l'histoire (l'événement et le récit). Si l'on sait qu'un des apports de Freud a consisté à déplacer l'historicisme en introduisant la dimension de la vérité avec la reconnaissance de la réalité du fantasme dans la remémoration, qu'en est-il de l'apport de Lacan qui, stimulé par les travaux de Lévi-Strauss, Althusser, Foucault entre autres, est passé de l'histoire dans sa dimension symbolique avec un « triangle épistémologique » (*Discours de Rome*, en 1953) à la notion d'*hystoire* ?

Essaim n° 46, 26,50 €

## L'en corps du psychanalyste

L'enseignement de Lacan ne se déroule pas sans de multiples et variables références au corps. Il n'y a pas pourtant de théorie achevée et ces références sont toujours en relation avec d'autres termes.

Selon son propre dire, Lacan introduit une « nouvelle articulation » en énonçant « L'Autre c'est le corps » (*Logique du fantasme*, 10 mai 1967). Un peu plus tard, il précise que le corps c'est ce qu'on a, qui consiste, et non ce qu'on est (qui relève du signifiant). La référence au corps est aussi associée à celle de la jouissance (« Pour jouir il faut un corps », 4 novembre 1971), définie comme accroissement de tension au-delà du plaisir (qui de ce fait ne devient plus un Principe). Le sujet se trouve au disjoint du corps et de la jouissance.

La jouissance diffuse dans les dit-mensions symbolique, imaginaire, réelle. Il y a donc, écrit Lacan, un corps du symbolique (« corps incorporel qui en s'incorporant vous donne un corps », c'est le lieu de l'Autre du savoir inconscient d'où l'être du sujet se définit comme signifiant qui manque), un corps de l'imaginaire (fonction de l'image miroir au regard de la prématuration de la naissance), un corps du réel (la vie et la mort, le non-rapport sexuel, « l'Autre ne pouvant être que l'Autre sexe »).

À partir de là, se pose la question de l'articulation de ces trois corps selon un nouage borroméen où le corps est considéré comme torique.

Il nous revient aujourd'hui de reparcourir ce cheminement original de Lacan et d'en tirer des conséquences pour un certain nombre de questions qui sont des enjeux pour la psychanalyse. Signalons-en quelques-uns.

Celui de comment s'opèrent ces nouages de rsi avec le corps.

Celui du maniement du transfert sachant que l'analyste ne peut pas être « abattu » (*erschlagen*) *in absentia* ou *in effigie*, comme le reconnaissait déjà Freud, et que « l'analyste doit avoir des mamelles » (Lacan), ce qui obvie à la télé-analyse. Le transfert se manie, pas sans la « présence » de l'analyste, dans l'opposition avec le désir de l'analyste visant à écarter l'idéal I de l'objet a, ou encore l'être du sujet du signifiant (le sujet supposé savoir) de l'avoir un corps. L'idéalisation faisant barrage au destin sublimatoire de la pulsion.

Celui de l'interprétation du symptôme comme « événement de corps » (« Joyce le symptôme »), en particulier dans la psychose.

Celui de l'appréciation de la notion de traumatisme et de l'incidence du surmoi comme entrée très précoce du signifiant dans le corps.

Celui de notre relation à la seconde mort et au vivant.

Celui des impasses du freudo-lacanisme (par exemple dans l'interprétation de la pulsion de mort) ou d'un certain culturalisme dans la psychanalyse qui pourrait être favorisé par la généralisation du modèle d'une télé-analyse en échappant de ce fait à une modération par la présence de l'analyste.

Essaim n° 47, 26,50 €